

AVANT-PROPOS SUR L'OPUSCULE SUIVANT

C'est à l'occasion d'un violent tremblement de terre qui, durant trois jours, avait ébranlé Antioche, que saint Chrysostome prononça le discours suivant. En quelle année arriva ce tremblement de terre, nous ne pouvons l'indiquer d'une manière satisfaisante, d'autant plus que ces secousses étaient assez fréquentes à Antioche. Nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'une chose, c'est que cette homélie, quoique ne faisant pas partie de la série à laquelle appartiennent les quatre premières sur Lazare, a été prononcée cependant peu de temps après.

SUR LAZARE

Du tremblement de terre. – Du riche et de Lazare. De l'origine de l'esclavage.

1. Avez-vous vu la puissance de Dieu ? Avez-vous vu sa bonté ? Sa puissance, car il a ébranlé la terre; sa bonté, car lorsqu'elle chancelait, il l'a raffermie; ou plutôt, dans l'une et dans l'autre de ces choses éclatent à la fois sa puissance et sa bonté. Sa puissance ébranle, sa bonté raffermie; il ébranle la terre, et il raffermie l'univers : il le redresse quand il chancelle et menace ruine. Ce tremblement est passé; mais que la frayeur demeure; la tourmente s'est enfuie, que la piété reste. Durant trois jours nous n'avons cessé de prier; que notre zèle ne se refroidisse pas. Car, si la terre a été ébranlée, c'est notre négligence qui en est la cause. Nous étions plongés dans l'indifférence, et nous avons par là provoqué ce fléau. Nous sommes sortis de notre torpeur, et nous avons conjuré le divin courroux. N'allons pas retomber dans notre négligence, pour ne pas appeler de nouveau sur nos têtes la colère et les vengeances divines. Dieu ne veut pas tant la mort du pécheur que de le voir se convertir et vivre. Vous avez vu la fragilité de l'homme. Pendant ces secousses, je pensais ainsi en moi-même : Où sont maintenant les rapines, où les injustices, où l'oppression qu'exerce la tyrannie ? où le faste, où les dignités, les vexations, la spoliation des pauvres, les dédains superbes des riches, le pouvoir des magistrats, les menaces, les craintes ? Un seul moment a suffi pour déchirer toutes ces trames, avec plus de facilité que la trame de l'araignée, pour dissiper toutes ces choses; et la cité alors de se lamenter, et tous d'accourir à l'église. Si Dieu eût voulu tout exterminer, que n'eussions-nous pas éprouvé ? En vous parlant de la sorte, je désirerais rendre sans cesse présente à votre âme la frayeur dont vous avaient pénétrés ces événements, et fortifier à tous votre cœur. Dieu a ébranlé la terre, mais il ne l'a pas bouleversée. S'il eût voulu la bouleverser, il ne l'aurait pas ébranlée; comme tel n'était pas son dessein, ce tremblement a précédé, véritable héraut chargé de dénoncer à tous les hommes la colère de Dieu, afin que, rendus meilleurs par la crainte, nous évitions le châtement réel qui nous menace. n'avait agi de même! l'égard des Barbares. «Encore trois jours, et Ninive sera détruite.» (Jonas 3,4) Pourquoi ne la détruisez-vous pas ? Vous la menacez de ruine; pourquoi ne pas la ruiner en effet ? – C'est parce que je ne veux pas la ruiner, que je la menace de ruine. – Pourquoi donc prendre la parole ! Pour ne pas la mettre à exécution : la parole précède, afin que la réalité soit empêchée.

«Encore trois jours, et Ninive sera détruite,» disait alors le Prophète; aujourd'hui, ce sont les murs qui nous font entendre leur voix. Je le dis et je ne cesserai de le répéter, soit aux pauvres, soit aux riches, songez donc combien la colère de Dieu est redoutable, combien pour lui toutes choses sont aisées et faciles; éloignons-nous enfin de l'iniquité. Il ne lui a fallu qu'un instant pour jeter notre esprit et notre âme dans le plus profond abattement, et pour ébranler les fondements de notre cœur. Réfléchissons-y : en ce jour effrayant, où il ne s'agira plus d'un moment passager, mais de siècles impérissables, de flammes de feu, de menaçantes colères, d'un jugement où nous entraîneront les puissances d'un tribunal redoutable, d'une justice incorruptible, alors que les actions de chacun seront dévoilées à tous les regards, sans pouvoir compter sur l'assistance ni d'un voisin, ni d'un avocat, ni d'un parent, ni d'un père, ni d'un frère, ni d'une mère, ni d'un étranger, ni de qui que ce soit, quelle attitude sera la nôtre, je vous le demande ? Je vous effraie pour assurer votre salut : j'use d'une doctrine plus tranchante que le fer, afin que chacun de vous se débarrasse de la corruption dont il est chargé. Ne vous le disais-je pas toujours, comme je vous le dis, comme je ne cesserai de vous le dire : Jusques à quand resterez-vous attachés aux choses présentes ? C'est à tous que je m'adresse, et particulièrement à ceux dont le salut est en souffrance et qui ne font pas attention à ce qu'on leur dit. Du reste, c'est une doctrine de laquelle chacun peut retirer de l'utilité; le malade, la santé; celui qui ne l'est pas, la sécurité pour l'avenir. Où s'arrêtera votre passion pour l'argent, pour la richesse, pour la magnificence des édifices ? où s'arrêtera cette frénésie pour de grossières voluptés ? Le tremblement de terre est venu : de quoi vous ont servi les richesses ? Le fruit de vos efforts à tous s'est évanoui; le riche a péri avec ce qu'il possédait; la maison a péri avec celui qui l'avait élevée. La ville est devenue leur sépulcre à tous, sépulcre improvisé, sépulcre construit, non par la main des ouvriers, mais par la main du malheur. Cherchez ces richesses, cherchez le fruit de ces rapines, celui de ces injustices.

SIXIÈME HOMÉLIE

Voyez-vous combien la fragilité de ces choses l'emporte sur la fragilité de la trame de l'araignée ?

2. Mais, vous me direz : A quoi vous sert ce langage ? – Il ne m'est point inutile, dès lors que l'on veut bien m'écouter. Je remplis mon ministère. Le semeur sème son grain. Un semeur s'en alla semer son grain, et une partie tomba le long du chemin, une autre partie sur la pierre, une autre partie sur les épines, une autre sur de la bonne terre. Trois parts furent perdues; une seule fructifia, et le semeur ne cessa pas de cultiver son champ : il lui suffit qu'une partie eût été conservée pour ne pas suspendre ses travaux. Pour le moment, il est impossible que le grain jeté au milieu d'une telle multitude ne germe pas. Si tous n'écoutent pas la moitié écoutera. Si la moitié n'écoute pas, un tiers écoutera; si ce n'est pas un tiers, ce sera la dixième partie; si même la dixième partie n'écoutait pas, pourvu qu'un seul membre de cette nombreuse assemblée écoute, je ne cesserai pas de parler. Ce n'est pas peu de chose, que le salut même d'une seule brebis. Le bon Pasteur laissa les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir après la brebis qui s'était égarée. Je ne saurais mépriser l'homme. N'y en eût-il qu'un, c'est toujours un homme, cet être si cher à Dieu. Il serait esclave, que je ne le dédaignerais pas; car je cherche, non la dignité, mais la vertu; non la puissance ou la servitude, mais une âme. N'y en eût-il qu'un, c'est toujours l'homme, celui pour lequel ce firmament a été déployé, pour lequel le soleil luit, la lune marche, l'air a été répandu, les sources jaillissent, les abîmes de la mer ont été remplis, les prophètes envoyés, la loi donnée; et à quoi bon vouloir tout dire ? Il est toujours cet être pour lequel le Fils unique de Dieu s'est fait homme. Mon maître a été immolé, son sang a été versé pour l'homme, et j'oserais mépriser cet homme ? Et quelle excuse serait la mienne ? Ne savez-vous pas que le Seigneur conversa avec la Samaritaine et s'entretint longuement avec elle, qu'il ne la regarda pas avec mépris parce qu'elle était Samaritaine, et qu'il chercha à la gagner parce qu'elle avait une âme ? Quoique courtisane, elle ne fut pas dédaignée; parce qu'il fallait la sauver, parce qu'elle montra de la foi, elle fut de la part du divin Maître l'objet d'une profonde sollicitude. Non, je ne cesserai jamais de parler, n'eussé-je personne pour m'entendre. Je suis médecin; j'offre mes remèdes. Je suis docteur; ordre m'a été imposé d'instruire; car il est écrit : «Je vous ai établi comme une sentinelle sur la maison d'Israël.» (Ez 3,17) Je ne convertis personne; et après ? Du moins j'aurai ma récompense. En ceci, je mets les choses au pire; car il est impossible que dans une aussi grande multitude il ne se convertisse personne.

Mais ce sont là les défaites, ce sont là les prétextes des auditeurs négligents. Je vous écoute tous les jours, disent-ils, et je n'en fais rien. Ecoutez, quoique vous n'en fassiez rien. A force d'écouter, on finit par en venir à la pratique. Quoique vous n'en fassiez rien, vous rougirez néanmoins du péché. Quoique vous n'en fassiez rien, vous changerez de sentiment; quoique vous n'en fassiez rien, vous vous condamnez vous-même de n'en rien faire. Et cette condamnation de vous-même, quel en est le principe ? Elle est le fruit que produisent mes discours. Lorsque vous vous écriez : Hélas ! j'écoute, et je n'en fais rien, cet hélas est l'avant-coureur d'un changement favorable. Vous avez péché, mais vous avez répandu des larmes ? Votre péché est effacé. «Avouez le premier vos iniquités, te vous serez justifié.» (Is 43,26) Si la tristesse, si le chagrin vous gagne, cette tristesse est pour vous un commencement de salut, non par elle-même, mais par un effet de la bonté du Seigneur. Pour celui dont la conscience est souillée de péchés, ce n'est pas une faveur sans importance que d'être en proie à la tristesse. «J'ai vu, est-il écrit, j'ai vu sa tristesse et son affliction, et j'ai guéri ses douleurs.» (Is 52,18) Ô charité ineffable ! Ô bonté incompréhensible ! Il était affligé, et je l'ai guéri. – Qu'y a-t-il donc de remarquable à être affligé ? – Il n'y a rien de remarquable en cela, il est vrai; mais j'en ai pris sujet de soulager ses douleurs. – Voyez-vous comment il a réuni toutes ces choses en un moment ? Songez donc sans relâche à cette soirée du tremblement de terre. Tandis que les autres étaient effrayés de ce tremblement même, moi je l'étais de la cause de ce tremblement. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Les autres craignaient que la ville ne s'écroulât et qu'ils ne périssent. Moi, j'étais dans la frayeur, parce que le Seigneur était irrité contre nous. Ce n'est rien de terrible que la mort : ce qui est terrible, c'est d'avoir provoqué l'indignation du Seigneur. Je n'étais donc pas effrayé par le tremblement lui-même, mais par la cause de ce tremblement; car la cause en était la colère divine, et la cause de la colère divine étaient nos propres péchés. Ne redoutez pas le châtement; redoutez le péché, qui est le principe du châtement. La ville est ébranlée : qu'est-ce que cela ? Que votre âme seulement ne le soit pas. Ce n'est point à ceux qui sont en voie de guérison que nous accordons notre pitié, dans leurs maladies et dans leurs accidents, mais à ceux dont les maux sont incurables. La maladie ou la blessure, voilà le péché : l'amputation ou le remède, voilà le châtement.

SIXIÈME HOMÉLIE

3. Avez-vous saisi mes paroles ? Soutenez votre attention, car la doctrine que je vais vous soumettre est remplie de sagesse. Pourquoi notre pitié s'adresse-t-elle à ceux qui subissent le châtement, et non à ceux qui pèchent ? Le châtement n'est pas, tant s'en faut, un mal aussi grave que le péché, puisque le péché est la raison du châtement. Si vous aviez sous les yeux deux hommes également affligés d'un abcès, le corps fourmillant de vers et dégoûtant de corruption, dont l'un négligerait son mal, tandis que l'autre aurait recours aux soins des médecins, endurerait le fer et le feu, prendrait les plus amers breuvages, sur lequel des deux vous apitoieriez-vous, dites-moi ? Sur celui qui a recours à des soins, ou sur celui qui les repousse ? Assurément sur celui qui, dévoré par le mal, ne fait rien pour le guérir. De même supposez deux pécheurs, l'un qui est châtié, l'autre qui ne l'est pas. N'allez pas vous écrier : Bienheureux cet homme qui regorge de richesses, dépouille les orphelins, opprime les veuves. Car il n'en est pas pour cela malade : au contraire, au milieu de ses rapines, il jouit de la considération générale, il goûte les honneurs et la puissance, il n'est atteint par aucune des misères humaines, pas plus par la fièvre, par les douleurs que par tout autre mal; il est environné d'une couronne d'enfants, il coule une verdoyante vieillesse. Cet homme, plaignez-le, parce qu'il est malade et qu'il ne se soigne pas. Comment cela ? je m'explique : Si vous connaissiez un hydropique, dont le corps serait envahi par une enflure des plus dangereuses, et qui, au lieu d'aller trouver un médecin, aimerait à boire frais, mènerait une vie de Sybarite, s'enivrerait tous les jours, s'entourerait d'une garde fastueuse et augmenterait ainsi la gravité de son mal, seriez-vous tentés de le regarder comme bienheureux ou comme misérable ? Si vous en connaissiez un autre atteint de la même maladie, qui se serait remis entre les mains des médecins, consentirait à souffrir la faim et bien d'autres privations, ne reculerait pas devant les remèdes rebutants, qui tout en nous causant quelque douleur rendent au moyen de cette douleur la santé, ne l'estimeriez-vous pas bien plus heureux que l'autre ? C'est évident : l'un est malade, et ne se soigne pas; l'autre est malade, mais il suit le traitement des médecins. Ce traitement est bien douloureux. – Oui, mais le résultat en est bien utile. Voilà ce qui se passe dans la vie présente. Mais transportons notre discours des corps aux âmes, des maladies aux péchés, de l'amertume des remèdes aux châtements et au jugement de Dieu.

Ce qu'est le remède appliqué par les médecins, ce que sont dans ses mains le fer et le feu, les châtements le sont dans les mains de Dieu. De même que le feu appliqué à une plaie, tout en brûlant, arrête les progrès du mal, et que le fer retranche l'abcès, faisant souffrir, il est vrai, mais procurant un résultat infiniment appréciable; de même la famine, la peste, et tous les autres maux appliqués à l'âme ont pour objet d'arrêter, comme dans les corps, les progrès des maladies spirituelles qui la dévorent, et de la rendre elle-même meilleure. Prenez encore deux débauchés, ce n'est ici qu'une hypothèse; prenez deux débauchés, l'un riche, l'autre pauvre, lequel des deux a le plus d'espérances de salut ? Incontestablement c'est le pauvre. Ne dites donc pas : Voilà un riche qui se plonge dans la débauche et qui est néanmoins dans l'opulence. Bienheureux cet homme-là ! – Vous auriez bien plutôt sujet de le déclarer heureux si la pauvreté était la compagne de ses désordres, si dans ses désordres il ressentait les angoisses de la faim; car il serait obligé de subir un maître de sagesse, la pauvreté elle-même. Si donc vous apercevez un méchant dans la prospérité, versez sur lui des larmes; il est, en effet, deux fois misérable, et à cause de sa maladie, et parce que sa maladie est incurable. Quand vous apercevrez, au contraire, le méchant dans l'adversité, réjouissez-vous, non seulement parce qu'il en devient meilleur, mais parce qu'il expie de la sorte un grand nombre de péchés. Suivez attentivement ce que je dis.

Bien des hommes, outre l'expiation qu'ils font ici-bas de leurs crimes, sont également punis dans l'autre vie; il y en a d'autres qui ne sont punis que dans la vie présente, d'autres ne le sont que dans la vie future. Saisissez bien ma doctrine; car, bien approfondie, elle chassera beaucoup de troubles de votre âme. Mais commençons par offrir, s'il vous semble bon, l'exemple d'un homme puni dans l'autre vie, après avoir vécu ici-bas dans les délices. Ecoutez attentivement ces paroles, riches et pauvres, car elles sont pleines d'utilité pour les uns et pour les autres. Que plusieurs soient punis dans la vie présente et dans la vie à venir, ce discours du Christ vous le prouve : «Quelles que soient la ville ou la maison dans laquelle vous entrerez, commencez, en entrant, par la saluer en ces termes : Paix à cette maison. Et si cette maison en est digne, votre paix descendra sur elle; si elle en est indigne, votre paix reviendra sur vous. Si quelqu'un refuse de vous recevoir et d'entendre votre doctrine, sortez de la ville et secouez la poussière de vos pieds. Je vous le dis en vérité, Sodome et Gomorrhe seront, au jour du jugement, traitées avec moins de rigueur que cette ville. Lorsque vous entrerez dans une ville ou dans une maison, demandez qui est digne de vous recevoir et restez chez lui jusqu'à ce que vous partiez.» (Mt 10,11 et seq.) Il résulte de ce discours que Sodome et

SIXIÈME HOMÉLIE

Gomorrhe, après avoir été punies en ce monde, le seront également dans l'autre. En disant que Sodome sera traitée avec moins de rigueur que les personnes dont il parlait, le Sauveur affirme qu'elle subira un châtement réel, quoique moins redoutable.

4. Il en est d'autres qui ne sont punis que sur la terre, comme cet impudique dont parle Paul dans son Epître aux Corinthiens, en ces termes : «On entend dire qu'il se commet parmi vous des impudicités, et des impudicités telles qu'on n'en voit pas de semblables parmi les païens; jusque-là que l'un d'entre vous abuse de la femme de son propre père. Et vous êtes encore enflés d'orgueil, et vous n'avez pas été plutôt dans le deuil, pour faire retrancher du milieu de vous celui qui a commis ce crime. Pour moi, absent de corps, mais présent d'esprit, j'ai déjà porté ce jugement comme présent, que l'auteur d'une pareille action soit au nom de notre Seigneur Jésus Christ, dans votre assemblée, où je me trouverai présent par la pensée, livré à Satan pour être puni dans sa chair, afin que son âme soit sauvée au jour du Seigneur Jésus.» (I Cor 5,1 et seq.) Voyez-vous comment ce coupable est puni en ce monde et non dans l'autre ? c'est parce qu'il l'est en celui-ci, qu'il ne le sera pas en celui-là. Je vais maintenant vous montrer un homme qui, après avoir passé cette vie dans les plaisirs, passe l'autre vie dans les souffrances.

«Il y avait un riche.» Quoique vous deviniez la suite du récit, veuillez cependant en attendre la fin. Je suis fier pour mon compte, et cela fait aussi votre éloge, que, avant même que la semence ait été répandue, vous recueilliez déjà la moisson. L'assiduité que vous mettez à assister aux instructions, a fait de vous tous autant de maîtres; seulement, comme il y a des étrangers dans vos rangs, ne courez point et attendez ceux dont la marche est malaisée. L'Eglise est un corps, elle a des yeux, elle a une tête. Une épine venant à s'enfoncer dans le talon, l'œil, qui est un des organes du corps, se baisse vers la terre et ne tient pas ce langage : Elevé comme je le suis, peu m'importent les membres inférieurs; au contraire, il se baisse et abdique sa hauteur. Cependant, quel membre plus humble que le talon, quel organe plus noble que la vue ? Mais l'inégalité s'efface devant la sympathie, tout se soumet au niveau de la charité. Faites, vous aussi, de même. Quelle que soit la promptitude de votre esprit et votre facilité à saisir la doctrine enseignée, si l'un de vos frères suit avec difficulté les idées qu'on expose, que l'œil s'incline vers le talon, qu'il prenne pitié de la faiblesse de ce membre, en sorte que ni notre promptitude d'intelligence, ni sa propre lenteur ne le condamnent à être privé du discours. Ne faites pas servir votre perspicacité à sa perte, remerciez plutôt Dieu de ce don que vous en avez reçu. Vous êtes riche ! J'en suis vraiment heureux et content; mais celui-ci étant pauvre, que votre richesse ne le contraigne pas à rester dans l'indigence. Une épine l'incommode, à savoir la confusion de ses idées; abaissez-vous jusqu'à lui et débarrassez-le de cette épine.

Que dit donc l'Evangeliste ? «Il y avait un riche;» (Luc 16,19) un riche de nom, mais non de fait. Il y avait donc un riche, qui se revêtait de pourpre, s'asseyait à une table splendide chargée de vases couronnés de vin, et qui passait tous ses jours dans des festins. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare. Et où est le nom du riche ? Nulle part, car on ne lui en assigne pas. Quelle richesse que la sienne, puisqu'on ne lui trouve même pas de nom ! Quelle richesse que celle-là ! C'est un arbre couvert de feuilles, mais privé de tout fruit, un chêne dont la cime monte dans les airs, et dont le gland sert de nourriture aux brutes, un homme dont les fruits ne sont pas les fruits d'un homme. Là où la richesse se joint aux rapines, c'est un loup que j'aperçois; là où la richesse s'ajoute à la férocité, c'est un lion que je vois et non un homme : l'ignore de sa perversité l'a dépouillé de sa noblesse. «Il y avait un riche,» qui était tous les jours vêtu de pourpre, mais dont l'âme est pleine d'immondices. Il respirait des parfums, mais au dedans il n'était que corruption. Sa table était servie avec recherche, et il y accueillait une foule de parasites et de flatteurs : il engraisait la chair, qui eût dû être l'esclave; et l'âme, qui eût dû être la maîtresse, il la laissait consumer par la faim. Sa maison était ornée de guirlandes, mais le péché en souillait les fondements, car son âme était ensevelie dans le vin. Ce riche avait donc une table opulente, chargée de cratères couronnés de vin; il entretenait des parasites et des flatteurs, ces créatures ignobles du démon, ces loups qui ravissent à tant de riches leur liberté, qui, en échange de leur propre glotonnerie, achètent à ces derniers la perte de leurs âmes, et qui, par leurs bassesses et leurs adulations, sont le fléau de l'opulence. – Non, il ne se trompera pas celui qui les traitera de loups : comme des loups qui se sont emparés d'une brebis, ils exaltent les riches par leurs louanges, ils l'enflent par leurs éloges; ils ne lui permettent pas de voir la plaie qui le ronge, ils aveuglent son esprit et empirent son mal. Qu'un changement de fortune survienne ensuite, ces prétendus amis tournent le dos; nous qui faisons entendre des paroles de blâme, leur

SIXIÈME HOMÉLIE

témoignons seuls de la compassion, le masque dont ces misérables s'affublaient ayant disparu. C'est un spectacle que nous avons déjà vu bien souvent.

5. Ce riche nourrissait donc des parasites et des adulateurs; il avait fait de sa maison un théâtre : le vin coulait chez lui en abondance, ses jours enfin se passaient dans une prospérité sans nuage. Il y avait aussi un autre personnage nommé Lazare, couvert de plaies et assis à la porte du riche, qui ne désirait que les miettes de la table de celui-ci. Il était près de la source et il avait soif; près de l'abondance, et il souffrait de la faim. Et où était-il couché ? Ce n'était point dans un carrefour, ni dans une voie publique, ni dans une ruelle, ni au milieu d'une place, mais à la porte du riche, à cette porte par laquelle ce dernier, soit qu'il entrât, soit qu'il sortît, devait nécessairement passer. Il ne pouvait donc pas dire : Je ne l'ai point vu; je suis passé, et il n'a pas frappé mes yeux. – Il est étendu à ta porte; cette pierre précieuse git dans la boue et tu ne l'aperçois pas ! Le médecin est à ta porte et tu ne veux pas de ses soins ! Le pilote est dans le port et tu préfères le naufrage ! Tu nourris des parasites et tu ne nourris point les pauvres ! – Voilà ce qui avait lieu autrefois, voilà ce qui a lieu encore aujourd'hui. Aussi le but de cette histoire est-il d'instruire les hommes à venir, par cet exemple, à éviter les supplices que n'évita pas le riche de l'Evangile. Le pauvre était donc couché à la porte : il était dehors tandis que le riche était dedans. Il gisait, le corps couvert d'ulcères; trésor couvert d'épines à l'extérieur et rempli à l'intérieur de pierres précieuses. Quel préjudice en effet, lui pouvaient causer les maux de son corps, son âme étant en parfaite santé ! Ecoutez, pauvres, et ne succombez pas à la tristesse; écoutez, riches, et revenez de votre perversité. Voilà devant nous ces deux images de la pauvreté et de la richesse, de la douceur et de la cruauté, de la résignation et de l'avarice, afin qu'à la vue d'un pauvre méprisé et que les ulcères dévoraient, nous ne le proclamions pas misérable; et qu'à la vue d'un riche, dans tout éclat de l'opulence, nous ne le proclamions pas heureux. Retournez alors à la parabole : Si les flots orageux de vos pensées vous agitent, accourez vers le port; cherchez dans ce récit un soulagement, songez à Lazare dans le mépris, songez au riche dans la prospérité et dans les délices, et ne soyez troublé par aucune des choses de ce monde. Si vos jugements sont droits, vous ne serez pas englouti par les flots; votre nef ne sera pas submergée, si vous vous rendez compte avec discernement de la nature des choses. A quoi bon me dire : Mon corps est dans l'angoisse ? – Que votre âme seulement reste saine et sauve. – Un tel est riche et vicieux. Et après cela ? Mais la perversité n'est pas une chose sensible. Je vous en prie, ne jugez pas un homme par ce qui paraît au dehors, expérimentez ce qui se passe au dedans. Quand vous voyez un arbre, en examinez-vous les feuilles ou le fruit ? Faites de même à l'égard de l'homme. N'en jugez pas par son extérieur, mais par son intérieur; examinez le fruit et non les feuilles. Vous pourriez prendre pour un olivier ordinaire un olivier sauvage : il pourrait bien y avoir un loup là où vous croyez qu'il y a un homme. Ne regardez donc pas la nature, mais la volonté; ne regardez pas la physionomie, mais les sentiments; ne regardez même pas les sentiments, examinez de plus avec attention quelle est la vie. Si un riche aime les pauvres, c'est alors un homme; s'il ne pense qu'au négoce, c'est un chène; s'il est d'humeur sauvage, c'est un lion; s'il est ravisseur, c'est un loup; s'il est fourbe, c'est un serpent. Dites alors : Je cherche un homme; pourquoi au lieu d'un homme me montrez-vous une bête féroce ? Informez-vous quelle est la vertu des hommes, et ne vous troublez pas.

Lazare était donc couché à la porte du riche, couvert d'ulcères, consumé par la faim : les chiens venaient lécher ses plaies; plus humains que l'homme, ces animaux léchaient ces plaies, en enlevaient la corruption, et en quelque sorte les pansaient. Il était là comme l'or dans la fournaise, et il en était devenu plus éprouvé. Il ne parlait pas comme la plupart des pauvres : Est-ce là donc la providence de Dieu ? Est-ce qu'il s'occupe des choses humaines ? Je pratique la justice, et je suis dans l'indigence; ce riche vit dans l'iniquité, et il regorge de biens. – Loin de raisonner ainsi, il s'inclinait devant l'incompréhensible charité de Dieu, purifiant son âme, résigné à ses souffrances, pratiquant la patience, le corps étendu à terre, mais l'âme agile, imprimant à ses pensées un sublime essor, ravissant la couronne, prêt à sortir de cette vie pour jouir des biens de l'autre. Il ne s'écrie pas : Des parasites jouissent de tous les avantages de l'abondance, et on ne daigne pas m'accorder quelques miettes ! – Que fait-il donc ? Il remercie Dieu et le glorifie. Or tous les deux vinrent à mourir : le riche mourut, et il fut enseveli; Lazare quitta également la terre, je n'oserais dire qu'il mourut. La mort du riche est bien une mort et un ensevelissement; mais la mort du pauvre est un voyage, une translation dont le but est un monde meilleur, une course de l'arène au lieu de la récompense, de la haute mer au port, du champ de bataille au trophée, du champ des sueurs au champ des

SIXIÈME HOMÉLIE

couronnes. Ils allèrent donc tous les deux au séjour de la réalité : le théâtre disparut pour eux, les masques furent enlevés.

Dans les théâtres de nos villes, à l'heure de midi on dispose les tentures et l'on voit paraître des acteurs qui, en costume emprunté, et le visage couvert d'un masque, rappellent quelque fable de l'antiquité, et exposent une action : l'un paraît en philosophe sans être philosophe; l'autre y joue le rôle de roi, quoique ne l'étant pas, et n'en ayant que le costume exigé pour la circonstance; un autre y sera en médecin, quoiqu'incapable de traiter un morceau de bois, mais portant le costume d'un homme de l'art; un autre, qui est libre, y jouera le rôle d'esclave; un autre, le rôle de professeur, quoiqu'il ne sache rien en littérature, de façon que tous ne sont pas ce qu'ils paraissent et sont ce qu'ils ne paraissent pas. On y voit, en effet, un médecin qui n'est pas médecin, un philosophe que la perruque de son masque transforme en philosophe, un soldat qui n'a du soldat que l'uniforme. La physionomie du masque est trompeuse sans doute, mais elle ne peut rien sur la nature dont elle déguise la vérité. Tant que les spectateurs jouissent de la représentation, le masque subsiste. Le soir venu, le théâtre terminé, les spectateurs se retirant, on jette le masque à bas, et le roi de la scène se trouve n'être dehors qu'un ouvrier sur l'airain. Le masque jeté, le mensonge s'évanouit, la réalité se montre; tel qui était libre dedans n'est plus dehors qu'un esclave. Comme je le disais tout à l'heure, au théâtre le mensonge, à la rue la vérité. Le soir est arrivé, le théâtre est fini, c'est la vérité qui apparaît. Ainsi en est-il de la vie et de la fin de la vie. Le monde actuel, voilà le théâtre; les événements qui s'y passent, la richesse et la pauvreté, la puissance et la faiblesse voilà les éléments de la pièce. Lorsque le jour se sera écoulé et que sera venue cette nuit effrayante, ou plutôt cet autre jour qui, nuit pour le pécheur, brillera pour les justes; lorsque le théâtre sera terminé, les masques jetés, que chacun sera estimé par ses œuvres, non point par ses richesses, par ses dignités, par ses honneurs, par sa puissance, mais par ses œuvres, le magistrat aussi bien que le souverain; l'homme aussi bien que la femme; lorsqu'on nous demandera une vie vertueuse, des actions vertueuses, et non pas le fatras des dignités, la bassesse de la pauvreté, la tyrannie du mépris : oui, donnez-moi, si vous êtes esclave, des œuvres meilleures que celles de l'homme libre; si vous êtes femme, des œuvres plus viriles que celles de l'homme; lorsque, dis-je, les masques auront été jetés, alors on verra le riche et le pauvre. Et de même que, la représentation finie, l'un de nous apercevant du lieu élevé où il est assis le philosophe de la scène, simple ouvrier hors de la scène, s'écriera : Eh quoi ! n'est-ce pas là le philosophe de la pièce ? et je le vois ouvrier sur l'airain. N'est-ce pas là le roi de tout à l'heure ? et je ne vois dehors en lui qu'un obscur personnage. Celui-là n'était-il pas riche sur le théâtre ? et dehors je le vois dans l'indigence. – Ainsi se passeront alors les choses.

6. Je n'entrerai pas en de longs développements, pour ne pas fatiguer l'auditeur par de trop nombreuses considérations. Il me suffira de deux personnages pour vous faire comprendre la marche de toute la pièce. Deux personnages ont attiré d'abord notre attention; c'est à propos de ces deux personnages que nous vous avons ouvert ce chemin, et que nous vous avons offert la raison d'y entrer. J'ai mis à l'aise votre esprit par le tableau de la vie humaine, de façon à ce que chacun de vous pût connaître la valeur des choses. Il y avait donc deux personnages : l'un jouait le rôle de riche, l'autre celui de pauvre; Lazare celui de pauvre, le riche de l'Évangile, son rôle à lui. C'est le masque chez eux qui paraît, et non la réalité. Tous les deux quittent le monde, le riche comme le pauvre. Les anges reçurent Lazare : après les chiens les anges, après le seuil du riche, le sein d'Abraham; après les privations, une abondance qui n'a pas de limites; après la tribulation, un calme que rien ne troublera plus. Mais, pour le riche, à la richesse succède la pauvreté, à sa table splendide, les supplices et les châtements, à la tranquillité, des tourments insupportables. Examinez ce qui arrive. Ils quittent cette vie; dès lors le théâtre est fini, les masques sont ôtés, la physionomie apparaît. Ils quittent tous deux cette vie, et le riche, du milieu des flammes qui le dévorent, aperçoit Lazare dans le sein d'Abraham, au comble du bonheur, de la joie et des délices, et alors il s'écrie : «Abraham, mon père, envoyez Lazare déposer de l'extrémité de son doigt une goutte d'eau sur ma langue, car je souffre horriblement dans ces flammes. » Que répond Abraham ? «Mon fils, tu as reçu tes biens, et Lazare ses maux. Maintenant c'est à lui de jouir, à toi de souffrir. D'ailleurs un abîme infranchissable nous sépare les uns des autres; en sorte que si quelqu'un voulait aller d'ici vers vous, il ne le pourrait pas.» (Luc 16,24 et seq.) Faites bien attention, car les enseignements qui naissent de ce sujet sont de la plus grande utilité. Ils sont effrayants, mais aussi de nature à nous purifier; ils nous jetteront dans l'angoisse, mais ils pourront nous tirer du péché : saisissez-bien ce que vous venez d'entendre.

SIXIÈME HOMÉLIE

Tandis qu'il était dans les supplices, le riche lève les yeux et aperçoit Lazare; il voit alors d'étranges choses. Mais il était tous les jours sur ta porte; tu avais beau entrer, sortir, deux fois, trois fois, tu ne le regardais même pas, et lorsque tu es dans le brasier, tu l'aperçois à une aussi grande distance ! Lorsque tu vivais dans l'opulence, lorsqu'il dépendait de toi de le voir, tu ne voulais pas en prendre la peine; pourquoi maintenant le découvres-tu si bien ? N'était-il pas sur le seuil de ta maison ? Comment ne le voyais-tu pas ? Tu ne le voyais pas quand tu l'avais près de toi, et maintenant tu le distingues à une telle distance, avec un abîme aussi grand que celui qui vous sépare ! – Et que fait-il ? Il donne à Abraham le nom de père. Quoi ! tu donnes ce nom de père à celui dont tu n'as point imité la charitable hospitalité ! – Il l'appelle du nom de père; Abraham rappelle du nom de fils; ces noms indiquent la parenté, mais ils n'indiquent point d'assistance. L'emploi de ces noms a pour but de nous apprendre que la race à laquelle nous appartenons ne nous servira de rien. La véritable noblesse ne consiste pas dans l'éclat ancêtres, mais en des mœurs vertueuses. Ne venez pas me dire : Mon père est consul. Que m'importe ? Je ne parle point de cela. – Ne me dites pas : Mon père est consul. Paul l'apôtre fût-il votre père, eussiez-vous les martyrs pour frères, si vous n'imitiez point leurs vertus, cette parenté ne vous sera d'aucune utilité; au contraire, elle ne ferait que hâter votre perte et votre condamnation. Ma mère, dira-t-on, distribue beaucoup d'aumônes. – Et qu'est-ce que cela fait à votre dureté ? sa charité n'est-ce pas une charge nouvelle qui provoquera la condamnation de votre méchante conduite ? Que disait Jean-Baptiste au peuple juif : «Faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas : Nous avons pour père Abraham.» (Luc 3,8) Vous avez un ancêtre homme de bien. Imitiez-le, et vous en retirez de grands avantages; mais si vous ne l'imitiez pas, ce même homme de bien devient votre accusateur à vous qui, sortant d'une racine si bonne, n'êtes cependant qu'un fruit amer. Ne déclarez point heureux l'individu que des liens de parenté unissent à un homme juste, s'il n'en reproduit pas les mœurs. Avez-vous une sainte mère ? cela n'est rien pour vous. Avez-vous une mère perverse ? cela n'est rien non plus pour vous. De même que vous ne gagnez rien à sa vertu si vous ne l'imitiez, vous ne perdez rien à sa perversité si vous renoncez à l'iniquité. De même aussi que vous en êtes plus coupable lorsque, trouvant dans votre famille un modèle de vertu, vous ne le reproduisez pas, de même vous n'en avez que plus de mérite lorsque, ayant une mère vicieuse, loin de marcher sur ses traces, vous faites germer d'une racine amère de doux fruits. On ne vous demande pas l'illustration des ancêtres, mais des mœurs selon la vertu. Pour moi, j'attribuerai la noblesse à un esclave, et la servitude à son maître, dès que je connaîtrai leur conduite. Pour moi, l'homme constitué en dignité est un homme méprisable, dès qu'il a des sentiments d'esclave. Qui est esclave, sinon celui qui commet le péché ? Tout autre esclavage n'est que le résultat des vicissitudes humaines; mais l'esclavage du péché est celui qui distingue les âmes; d'autant plus qu'il a été la source et le principe de toute condition servile.

7. Il n'y avait point d'esclave à l'origine. Dieu qui a créé l'homme, ne l'a pas créé esclave, mais libre. Il créa Adam et Eve, et Adam et Eve étaient libres. D'où est donc venue la servitude ? Le genre humain déchet; les hommes, franchissant les limites de la convoitise, se précipitèrent dans l'impureté. Comment cela, je vais vous le dire. Un cataclysme arriva, naufrage universel où périt la terre entière : les cataractes du ciel furent ouvertes, les abîmes répandus sur le monde; l'eau envahit tout; les objets qui frappent nos yeux étaient décomposés et résolus en leurs éléments; point de terre nulle part; partout l'Océan, que soutenait la colère de Dieu; partout des flots, partout des gouffres. Ces montagnes dressent bien haut leur sommet, et pourtant l'abîme les couvrit entièrement. On ne voyait que ciel et eau. Le genre humain était exterminé : une étincelle de notre race restait seule, étincelle qui brillait au milieu des flots sans en être éteinte; Noé, qui avait avec lui les prémices de l'humanité, sa femme et ses enfants, le corbeau, la colombe et tous les animaux. Ils étaient tous renfermés dans l'arche, et l'arche était portée sur les eaux, au milieu des gouffres, et elle ne craignait pas le naufrage, car elle avait pour pilote le Maître de l'univers. Elle ne dut pas son salut à la solidité de ses ais, mais à la main puissante du Seigneur. Et remarquez ce prodige. Lorsque la terre eut été submergée, que les artisans de l'iniquité eurent été exterminés, que la tempête eut été calmée, le faite des montagnes apparut, l'arche s'arrêta, et Noé lâcha une colombe. Toutes ces choses étaient mystérieuses, et figuraient les choses à venir. L'arche figurait l'Eglise, Noé le Christ, la colombe l'Esprit saint, le rameau d'olivier, la charité de Dieu. Un animal des plus doux fut envoyé hors de l'arche, tout cela n'était qu'une image : voici la réalité. Admirez le caractère frappant de cette réalité. De même que l'arche conservait au milieu du déluge les êtres qu'elle contenait, de même l'Eglise sauve tous les hommes de l'erreur. L'arche se bornait à conserver; mais l'Eglise fait encore quelque chose de plus. Par

SIXIÈME HOMÉLIE

exemple, l'arche reçut des animaux privés de raison et les conserva tels qu'elle les avait reçus; l'Eglise reçoit des hommes privés de raison, et, outre qu'elle les conserve, elle les change entièrement. L'arche reçut un corbeau et rendit un corbeau : l'Eglise reçoit un corbeau et rend une colombe; elle reçoit un loup et elle en fait un agneau. Qu'un homme entre ici injuste et ravisseur; après avoir entendu prêcher la parole divine, il change de sentiments, et le loup devient brebis, et tandis que le loup ravissait, la brebis livre sa propre toison.

L'arche cependant touche terre; ses portes s'ouvrent; Noé, qui vient d'échapper au naufrage, en sort; il voit la terre dévastée; il voit ce sépulcre improvisé, qui sert à la fois de tombeau et aux hommes et aux animaux; il aperçoit les cadavres des hommes et de toutes sortes de bêtes, indistinctement amoncelés. Il contemple ce lamentable sépulcre; il voit la terre pleine de désolation, et il est navré de douleur, car tous avaient péri : nul homme, nul animal hors de l'arche n'avait été sauvé. Le ciel seul frappait ses regards. Accablé de tristesse, déchiré de chagrin, il prend du vin et se livre au sommeil, pour adoucir la vivacité de sa plaie. Il s'étend sur son lit, s'abandonnant au sommeil comme à un médecin, cherchant à effacer de sa pensée le souvenir des événements écoulés; il est là comme on vieillard qui a bu du vin et que le sommeil a saisi. Il faut excuser le juste, car, ce n'est point l'ivresse, ni l'ardeur de la passion, qui le réduisait à cet état, mais le désir de guérir par là sa blessure. Aussi Salomon disait-il : «Donnez du vin à ceux que le chagrin dévore; enivrez ceux que déchire la douleur.» (Pro 31,6) C'est pour cela que bien des hommes, principalement en des temps de deuil, quand ils ont perdu un enfant ou une épouse, parce que la souffrance les accable, que le chagrin les consume, qu'ils ont cette perte sans cesse présente à leurs yeux, prennent leurs amis chez eux, servent un festin recherché et versent le vin à flots, comme adoucissement à leur peine, et consolation à leur douleur. C'est ce qu'éprouva alors le vieux patriarche. Le chagrin l'accablant, il chercha dans le vin un remède, et après le vin il se livra au sommeil. Pour que vous compreniez bien l'origine de l'esclavage, son fils maudit étant entré peu après, son fils selon la nature, mais non selon la vertu; – je le répète, la noblesse ne consiste pas dans l'éclat des ancêtres, mais dans des mœurs vertueuses; – son fils, étant entré, aperçoit son père dans un état de nudité, et, au lieu de le couvrir, de le voiler comme le lui commandaient l'âge du vieillard, sa douleur, sa calamité récente, son titre de père, il s'en va publier ce qu'il vient de voir et l'annoncer avec emphase. Mais ses frères, prenant leur manteau, s'avancent à reculons, pour ne pas voir ce qu'on leur a annoncé, et couvrent leur père. Noé, à son réveil, est instruit de ces faits et s'écrie : «Maudit soit Chanaan; il sera le serviteur de ses frères.» (Gen 9,25) Ce qui revient à dire : Tu seras esclave, parce que tu as publié le déshonneur de ton père. Voyez-vous l'esclavage sortir du péché, et la perversité engendrer la servitude ? Vous montrerai-je la servitude enfanter à son tour la liberté. Onésime était un esclave, misérable et fugitif. Il rompit ses liens, se retira auprès de Paul, reçut le baptême, fut purifié de ses péchés, et resta aux pieds de l'Apôtre. Paul écrit à son Maître : «Accueillez Onésime, qui vous a été autrefois inutile, mais qui sera maintenant très utile à vous et à moi, comme vous m'accueilliez moi-même.» Qu'est-il donc survenu ? «Je l'ai engendré dans mes fers.» (Phil 10,12)

8. Telle est la véritable noblesse; telles sont les mœurs qui engendrent la liberté. Les noms d'esclave et de libre ne sont, après tout, que deux mots. Esclave, qu'est-ce, sinon une pure qualification. Combien de maîtres sont étendus sur leurs lits sous le poids de l'ivresse, tandis que leurs esclaves observent, à côté d'eux, la tempérance ! Lequel traiterai-je d'esclave, celui qui est ivre, ou celui qui est tempérant ? le serviteur de l'homme, ou un captif du vice ? Si l'un porte les apparences de la servitude, l'autre porte en son âme les fers de la captivité. Ce que je vous dis là, et ce que je ne cesserai de vous dire, c'est afin que vous ayez des choses une idée fondée sur leur nature, que vous ne vous laissiez pas entraîner par la séduction de la foule, et que vous sachiez parfaitement en quoi consiste la servitude, en quoi la pauvreté, en quoi l'ignominie, en quoi le vice, en quoi la félicité. Une fois que vous apprécierez ces diverses choses avec discernement, vous n'aurez plus de trouble à redouter. Mais ne rendons pas la digression plus importante que le discours lui-même, et reprenons notre sujet.

Voilà donc le riche condamné désormais à la pauvreté; ou plutôt, même au sein de ses richesses, il était pauvre. Qu'importe à l'homme de posséder des biens auxquels il est étranger, et de ne pas posséder ses biens propres ? Qu'importe à l'homme de posséder de l'argent, et de ne pas posséder la vertu ? Pourquoi prendre les biens d'autrui, et dissiper les nôtres misérablement ? – J'ai des champs d'une fertilité remarquable, dira-t-on. – Et qu'importe, votre âme étant stérile ? – J'ai des esclaves – Mais vous n'avez pas la vertu. – J'ai des vêtements sans nombre. – Mais vous n'avez pas encore acquis la piété. Des biens d'autrui,

SIXIÈME HOMÉLIE

vous en avez : mais vos propres biens, vous ne les avez pas. Si l'on vous confie un dépôt, serai-je fondé à vous appeler riche ? Certainement non. – Pourquoi cela ? Ce que vous possédez ne vous appartient pas. Ce que vous avez n'est qu'un dépôt; et plutôt à Dieu que ce fût simplement un dépôt, et que votre châtement n'en devint pas plus terrible. Le riche, apercevant Lazare, dit : «Abraham mon père, ayez pitié de moi.» Et que voulez-vous ? «Envoyez Lazare.» – Quoi ! celui devant lequel tu es passé une infinité de fois, que tu ne voulais même pas voir, tu demandes maintenant qu'on l'envoie à ton aide ! «Envoyez Lazare.» Où sont à présent tes échansons ? où sont tes tapis ? où tes parasites ? où tes flatteurs ? où ton faste ? où la folie de ton orgueil ? où l'or ciselé ? où ces vêtements que la teigne a dévorés ? où l'argent pour lequel tu avais un culte si profond ? où le luxe et les jouissances de ta vie ? Tout cela n'était que des feuilles : l'aquilon s'est levé, et elles ont toutes été flétries. C'était un songe : le jour venu, le songe a été dissipé. C'était une ombre : la réalité est apparue, et l'ombre s'est enfuie. «Envoyez Lazare.» Pourquoi ne découvre-t-il pas les autres justes, Noé, Jacob, Loth, Isaac, et ne voit-il qu'Abraham ? quelle en est la raison ? C'est parce que Abraham était souverainement hospitalier, et que tout voyageur était par lui entraîné dans sa tente. De la sorte, la dureté de l'un trouve une condamnation plus énergique dans l'hospitalité de l'autre. «Envoyez Lazare.» Tremblons à ces paroles, mes bien-aimés; si nous rencontrons des pauvres, gardons-nous bien de n'y pas faire attention, si nous ne voulons pas, au lieu d'être secourus par Lazare, être en ce jour poursuivis par une foule d'accusateurs. «Envoyez Lazare, afin que, ayant trempé dans l'eau l'extrémité de son doigt, il en verse une goutte sur ma langue car je souffre horriblement au milieu de ces flammes.» (Luc 16,24) C'est que la mesure dont vous aurez usé envers les autres; on en usera envers vous. Vous avez refusé à autrui quelques miettes; vous implorerez en vain une goutte d'eau.

«Envoyez Lazare, afin que de l'extrémité de son doigt il verse une goutte d'eau sur ma langue, car je souffre horriblement au milieu de ces flammes.» Que lui répond Abraham ? «Mon fils, vous avez reçu vos biens durant la vie, et Lazare ses maux. Maintenant, c'est à lui d'être consolé, et à vous de souffrir.» Il ne lui dit pas : Vous avez pris, «mais vous avez reçu;» différence d'expression à laquelle correspond une notable différence de sens. Comme je l'ai dit souvent à votre charité, nous devons nous rendre compte des syllabes elles-mêmes. «Approfondissons les Ecritures,» disait le Sauveur; parce qu'il suffit souvent d'un iota, d'une simple lettre pour éveiller une pensée. Ce qui vous prouve que l'addition d'une seule lettre peut avoir une importante signification, c'est que le patriarche Abraham s'appelait précédemment Abram, et que Dieu lui dit : «Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham.» Il n'ajouta qu'une lettre à son nom, et il le rendit père d'une multitude de nations. (Gen 17,5) Voilà donc l'addition d'une seule lettre indiquant une illustre fécondité. Ne passez donc pas indifféremment devant de semblables circonstances. – Le patriarche ne dit pas : «Vous avez pris vos biens,» mais, «vous avez reçu.» Quiconque reçoit, reçoit ce qui lui est dû. Saisissez bien ma pensée. Autre chose est prendre, autre chose recevoir. On reçoit ce à quoi l'on a droit; on prend souvent ce qui n'était pas dû. «Vous avez reçu vos biens, et Lazare ses maux.» Tout ceci s'applique, tel est mon dessein, et à ceux qui sont éprouvés en ce monde sans être punis dans l'autre, et à ceux qui, après avoir vécu ici-bas dans les plaisirs, sont châtiés dans la vie à venir. Faites attention à mes paroles : «Vous avez reçu vos biens, et Lazare ses maux,» à savoir, ce qu'il fallait vous payer, ce qui vous était dû. Suivez la question; j'arrive au point important; permettez-moi seulement d'ourdir ma toile. Ne soyez pas troublés tout d'abord par mon langage : quand je parle de cette manière, attendez toujours la conclusion. Je voudrais rendre votre coup d'œil pénétrant; je désire que vous ne vous arrêtiez pas à un travail superficiel, et que vous vous plongiez dans les profondeurs des divines Ecritures, profondeurs où ne souffle aucun orage, profondeurs plus calmes que la mer la plus calme. Plus avant vous y descendrez, plus vous y trouverez de sécurité. Vous n'avez point ici à subir le choc désordonné des flots, mais vous y verrez une succession harmonieuse de pensées. «Vous avez reçu vos biens et Lazare ses maux. C'est maintenant à lui d'être consolé, et à vous de souffrir.» Grave question que celle-ci : Je disais que quiconque reçoit, reçoit ce qui lui était dû. Mais si Lazare était juste, comme il l'était réellement et comme le démontre la circonstance du sein d'Abraham, sa couronne, sa récompense, la félicité parfaite dont il jouit, sa résignation, sa patience; si le riche était, au contraire, un pécheur, un homme pervers, sans entrailles, voué à la mollesse et à l'intempérance, s'asseyant à une table de Sybarite, se vautrant dans la débauche et les désordres les plus honteux, pourquoi est-il dit à celui-ci : «Vous avez reçu ?» Est-ce qu'il lui était dû quelque chose, à lui, si riche, si désordonné, si inhumain ? que pouvait-on lui devoir ? Pourquoi ne pas dire alors : «Vous avez pris,» et non : «Vous avez reçu ?»

SIXIÈME HOMÉLIE

9. Prêtez à ce que je dis une oreille attentive. Que devait-on au riche, sinon des châtiments, sinon des supplices, sinon des tourments ? Pourquoi Abraham, répondit-il, au lieu de ces mots : «Vous avez pris,» ceux-ci : «Vous avez reçu vos biens, désignant sa vie; et Lazare de même ses maux.» Fortifiez votre attention, car me voici au cœur du problème. Les hommes se rangent en deux classes : celle des pécheurs et celle des justes. Parmi les justes il y a aussi quelques différences : l'un est juste à certain degré, l'autre à un degré supérieur; l'un est moins élevé, l'autre plus. La différence qui existe entre les étoiles, le soleil et la lune, existe parfaitement entre les justes. «Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles.» (I Cor 15,41) Les uns brillent plus, les autres brillent moins. Ce que l'on remarque dans les corps célestes, on le remarque aussi dans les corps terrestres. De même également que parmi ces derniers, le cerf, le chien, le lion, le serpent et autres animaux différent les uns des autres, de même les péchés différent les uns des autres. Il y a donc des hommes justes et il y a des hommes pécheurs : parmi les justes la différence est grande, parmi les pécheurs elle est grande et infinie. Mais écoutez ceci : Quelque juste que l'on soit, le fût-on mille fois, s'élevât-on au faite de la justice et s'affranchit-on de tout péché, il est impossible d'être complètement exempt de souillure; quelque juste que l'on soit, on est toujours homme. «Qui oserait se glorifier d'avoir un cœur pur, et qui se rendra le témoignage d'être exempt de péché ?» (Pro 20,9) Aussi nous a-t-il été ordonné de dire en priant : «Remettez-nous nos dettes;» (Mt 6,12) afin que la répétition de cette prière nous rappelât les châtiments que nous avons mérités. Paul lui-même, Paul l'apôtre, Paul ce vase d'élection, ce temple de Dieu, cette bouche du Christ, cette lyre de l'Esprit, Paul le docteur de l'univers, lui qui avait parcouru la terre et la mer, qui avait arraché les épines du péché, jeté la semence de la piété; Paul qui surpassait l'opulence des rois, la force des armées, la sagesse des philosophes, l'éloquence des orateurs; Paul qui sans rien avoir possédait tout; Paul dont l'ombre délivrait de la mort, dont les vêtements mettaient les maladies en fuite; Paul qui dressait des trophées sur la mer, qui était ravi jusqu'au troisième ciel et introduit dans le paradis; Paul le héraut du Christ Dieu, Paul disait : «Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié.» (I Cor 4,4) Lui qui avait acquis tant de trésors de vertus, s'écriait pourtant : «Celui qui me juge, c'est le Seigneur.» Qui donc oserait se glorifier d'avoir un cœur pur ? Qui se rendra le témoignage d'être exempt de péché ? Il n'est donc pas possible qu'il y ait un homme sans souillure aucune.

Que dites-vous là ? Mais cet homme n'est-il pas juste, n'est-il pas charitable, n'aime-t-il pas les pauvres ? – Oui, mais il a en même temps quelque défaut : ou bien il se livrera sans raison à des traitements injurieux, ou bien il écouterait la vaine gloire, ou il fera toute autre chose de ce genre; car nous ne saurions donner une énumération complète. Celui-ci est charitable, mais souvent il ne sera pas tempérant. Cet autre sera tempérant, mais il ne sera pas charitable. L'un est renommé pour une vertu, un autre pour une autre. Prenons un juste : on le verra plus d'une fois, tout, en possédant la justice et tous les biens, s'enorgueillir de cette justice, et perdre précisément cette justice par son orgueil. N'était-il pas juste le pharisien qui jeûnait deux fois par semaine ? Et que dit-il ? «Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes.» (Luc 18,11) Plus d'une fois on passera de la pureté de conscience à l'orgueil, et, le mal que ne nous avait pas causé le péché, l'orgueil nous le fera. Par conséquent, un homme ne sera jamais tellement juste qu'il soit exempt de toute faute. Mais aussi, un homme ne sera jamais tellement méchant qu'il ne soit pas bon dans une faible mesure. Par exemple : Un tel se livre aux rapines et aux injustices et porte préjudice au prochain; mais il lui arrivera quelquefois de donner l'aumône, quelquefois d'observer la tempérance, quelquefois de tenir d'honnêtes discours, quelquefois d'assister un de ses semblables, quelquefois de verser des larmes et d'éprouver de la tristesse. Donc, ni le prêtre n'est exempt complètement de péché, ni le pécheur de bien. Quoi de pire qu'Achab ? Il était à la fois ravisseur et meurtrier. Or, dès qu'il le voit attristé, Dieu parle en ces termes à Elie : «As-tu vu la douleur qu'a ressentie Achab ?» (III Roi 21,29) Voyez-vous comment, dans ce gouffre de mal, il a pu se trouver une parcelle de bien ? – Quoi de plus repoussant que Judas le traître, cet esclave de l'avarice ? Pourtant il montra ensuite lui aussi une étincelle de bien. «J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du juste.» (Mt 27,4) C'est que, comme je le disais, il n'y a point de nature si mauvaise qu'il n'y ait en elle une place pour le bien. La brebis ne deviendra jamais féroce, parce que la douceur est dans sa nature; le loup ne sera jamais inoffensif, parce qu'il est dans sa nature d'être féroce.

Les lois de la nature ici ne se violent pas, ne s'ébranlent pas, elles restent immortelles. Si n'en est pas pour moi de la sorte : je suis féroce quand je le veux, et doux quand je le veux; je ne suis pas enchaîné par les lois de la nature; j'ai l'honneur de posséder une volonté libre.

SIXIÈME HOMÉLIE

Je le répète, il n'est donc pas d'homme bon au point de n'avoir aucune souillure, ni d'homme mauvais au point de ne pas posséder quelque sentiment de bien.

Mais toutes choses auront leur rétribution, toutes choses auront leurs récompenses. Un homme aura beau être un meurtrier, un pervers, un ravisseur du bien d'autrui, s'il fait quelque bien, ce bien aura une récompense, et le mal qu'il aura commis ne la supprimera pas. De même opérât-il un bien infini, s'il commet quelque mal, ce mal aura également sa rétribution. Saisissez les vérités, conservez-les fermes et inébranlables. Il n'y a point d'hommes vertueux sans péché aucun, ni de méchant sans justice aucune. J'insiste sur ces principes pour les enraciner, pour les planter, pour les enfoncer bien avant dans vos cœurs. Le démon y jetant des inquiétudes dans le but de séduire votre intelligence et de détruire l'effet de mes paroles, je m'efforce de les faire pénétrer à une certaine profondeur. Si vous les conservez bien au dedans, une fois sorti de cette enceinte, vous ne craignez plus de les perdre. Quand je mets de l'or dans ma cassette, j'ai le soin de la fermer et de la sceller, afin qu'en mon absence un voleur ne le ravisse pas. J'agis de même à l'égard de votre charité : par l'insistance de mon enseignement je consolide, je scelle votre pensée, je la mets en sûreté, afin que, au lieu d'être énervée par la négligence, elle se conserve par mes soins dans cet état, et que je parvienne, grâce au calme du dedans, à la garantir contre les troubles du dehors. Ce n'est pas ici de la sagacité; c'est le maître qui, par sollicitude, par tendresse, par amour, voudrait que le fruit de ses paroles ne fût pas perdu. Je n'hésite pas à vous parler dans un genre que réclame votre sécurité : ce que je veux, c'est vous instruire et non faire étalage d'éloquence.

Il n'y a donc pas de juste qui n'ait quelque péché, ni de pécheur qui ne possède quelque bien. Mais, puisque l'un et l'autre aura sa rétribution, considérez ce qui arrive. Le pécheur reçoit une récompense exactement proportionnée au bien qu'il a fait, si petit que soit ce bien: de son côté, le juste est puni avec la même rigidité, du mal, quel qu'il soit, qu'il a pu commettre. Qu'en résulte-t-il, et quelle est la conduite de Dieu ? Dieu veut que le péché s'expie, soit en cette vie, soit en l'autre. Si donc vous voyez un juste à qui il sera arrivé de commettre quelque mal, atteint en ce monde d'une maladie et livré au châtement, n'en soyez pas troublé, rentrez plutôt en vous-même, et dites-vous que ce juste a sans doute fait peu de mal, qu'il est puni en ce monde pour ne l'être pas plus rudement en l'autre. De même, quand vous verrez un pécheur qui aura commis mille rapines, mille injustices, mille autres maux, jouir pourtant de la prospérité, pensez qu'il a dû faire quelque bien, et qu'il reçoit des biens en ce monde pour n'avoir pas en l'autre le droit de réclamer sa récompense. Ainsi, le juste affligé ici-bas est traité de la sorte pour se débarrasser sur la terre de ses fautes, et de la quitter qu'après avoir purifié sa conscience. Le pécheur, si nombreux que soient ses crimes, qu'il soit en proie à des vices incurables, qu'il multiplie ses injustices et ses rapines, n'est ici-bas au comble de la prospérité que pour n'avoir pas à réclamer plus tard de récompense. Parce qu'il était arrivé à Lazare de faire quelques péchés et au riche de faire quelque bien, Abraham parle à ce dernier en ces termes : Ne réclame rien ici; tu as reçu dans la vie précédente tes biens, et Lazare ses maux. Ce qui vous montre que je ne parle pas de la sorte sans fondement et que telle est la vérité, ce sont les expressions du patriarche : «Tu as reçu tes biens;» et lesquels ? As-tu fait quelque bonne œuvre, tu as reçu la richesse, la santé, les plaisirs, la puissance, les honneurs: on ne te doit plus rien; tu as reçu tout ce à quoi tu avais droit. – Eh quoi ! Lazare n'a-t-il jamais péché ? Il a péché, mais il a reçu lui aussi ses maux. Lorsque tu recevais tes biens, Lazare recevait ses maux; c'est pourquoi il se réjouit maintenant tandis que tu souffres.

En conséquence, lorsque vous verrez un juste châtié en ce monde, félicitez-le et dites en vous-même : Voilà un juste qui reçoit la peine due à son péché; il quittera ce monde le cœur pur, et, s'il a reçu plus qu'il n'avait mérité, les trésors de sa justice n'en seront que plus considérables. C'est un compte ici qui se débat. Tu me dois tant, dit Dieu au juste. Peut-être le juste ne devant que dix oboles, ne lui tient-il compte que de ces oboles. Mais s'il lui en paie soixante, Dieu lui dit : Voilà dix oboles pour ton péché, les cinquante autres augmenteront ta justice. Oui, le superflu est estimé pour le Juste un accroissement de justice. Job était juste, exempt de crimes, sincère, craignant Dieu; il s'était tenu éloigné de toute mauvaise action, il fut affligé ici-bas en son corps, afin d'être récompensé en l'autre vie. Or Dieu, que lui dit-il ? «Penses-tu donc que je sois entré en compte avec toi pour autre chose que pour mettre en évidence ta justice?» (Job 40,3) Imitons la patience des justes, portons dans notre conduite une fermeté égale à celle qui caractérise leur propre conduite, afin de recevoir les biens préparés aux saints bien-aimés de Dieu. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, auquel gloire et puissance soient dans les siècles des siècles. Amen.